

Apprendre

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **19 (1917)**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

APPRENDRE

„Ce jeudi 20 août 1914 je commence à noter ici non point les événements de la guerre européenne, mais leurs effets sur le sentiment national suisse. Rentré de Lausanne à Zurich le mardi 18 août, je suis effrayé de voir un abîme se creuser entre la Suisse latine et la Suisse germanique. ... J'ai l'impression que les Suisses ont complètement perdu de vue notre *raison d'être*. Ils se contentent de l'indépendance nationale, sans voir qu'elle est un moyen et non un but. Notre mission particulière dans le développement du *civisme* semble leur échapper. ... Je vais donc noter au jour le jour des conversations, afin de suivre plus nettement cette évolution des esprits qui menace notre unité.“

Ces lignes sont extraites d'un *Journal*, tenu régulièrement jusqu'au 29 octobre 1914; à cette date les travaux absorbants du semestre d'hiver et de la rédaction me forcèrent à l'abandonner, mais ces soixante pages de notes suffisent à m'édifier, chaque fois que je les relis. Elles me sont une leçon salutaire. Ayant inscrit là, noir sur blanc, mes impressions et prévisions, et celles de plusieurs amis, je puis mesurer le chemin parcouru.

Nous nous sommes tous transformés, si rapidement, si profondément, que nous avons quelque peine à nous reconnaître. Plusieurs hommes nouveaux se sont succédé en nous, et nous vivons aujourd'hui dans des réalités que nous eussions jugées chimériques en août 1914. La plupart, il est vrai, semblent ne pas se douter de cette révolution; ils s'imaginent être restés les mêmes. Il faut au contraire prendre conscience de nos transformations, pour en décupler la valeur. Il n'importe pas d'avoir toujours eu raison; il importe d'*apprendre*, pour être dignes de collaborer à l'humanité nouvelle.

Citons simplement quelques-uns des faits matériels, tangibles, qui ont déçu toutes les prévisions, tantôt à gauche et tantôt à droite: l'armée allemande a violé la Belgique pour prendre Paris en Septembre 1914 et rentrer victorieuse à la chute des feuilles; erreur. L'Entente comptait sur le rouleau compresseur des Russes; erreur. De grands stratèges se sont moqués de la „petite armée anglaise“; erreur. L'entrée en guerre de l'Italie devait provoquer à bref délai l'écroulement de l'Autriche; erreur. Les effets certains du blocus, erreur; le triomphe des sous-marins en trois mois, erreur. Et ainsi de suite.

Erreur encore sur toute la ligne des faits psychologiques: La

France dégénérée? Le libéralisme de la Sozialdemokratie? L'héroïsme de la révolution russe? Le bluff américain? erreurs.

Peut-on tirer de toutes ces erreurs, si diverses, une conclusion générale? Il semble que oui. Partout la force brutale a échoué; elle a détruit et n'a rien créé; et partout la foi en un idéal a dépassé notre attente; car même la déception cruelle que nous cause le peuple allemand s'explique encore par l'idéalisme, un idéalisme fourvoyé, systématiquement faussé, sans lequel Hindenburg ne pourrait rien; force morale dont il faut déplorer le mauvais emploi, mais dont il faut aussi reconnaître l'essence, pour la régénérer et la faire collaborer à l'Europe de demain.

Donc, malgré tout, triomphe de la pensée sur la force, de la conscience sur la science. Il y a là une raison d'espérer et surtout une raison impérieuse de reviser nos valeurs, nos jugements, nos prévisions, en distinguant nettement entre l'esprit et ses formes.

En effet, si je passe en revue la série de mes erreurs, depuis le mois d'août 1914, elles portent toutes sur la forme, et non sur le fond. La démocratie, la collaboration des peuples dans une „société des nations“, j'y crois aujourd'hui encore, d'une foi d'autant plus ardente qu'elle a été plus éprouvée, et qu'elle est la seule lumière dans les ténèbres; mais cette foi demande des formes nouvelles, qui soient dignes d'elle et des sacrifices inouïs qu'elle a suscités.

Le monde d'après la guerre ne pourra plus être le monde d'avant la guerre. Malheur à ceux qui, pareils aux émigrés de la Révolution française, n'auront „rien appris et rien oublié!“ Il faut nous débarrasser des anciens clichés, nous hausser à une autre conception de la vie politique, économique, internationale et morale, nous surpasser nous-mêmes dans un grand effort d'*évolution créatrice*.

Le heurt toujours plus évident entre les „jeunes“ et ceux ... qui ne le sont plus, s'explique précisément par le fait que les jeunes ont l'intuition de ce monde nouveau; ils ne le voient pas nettement, mais ils ne le craignent pas; ils vont à lui; bien mieux: ils le portent en eux. Mais parmi les hommes d'Etat des pays belligérants, lesquels ont cette intuition? Le président Wilson, certainement; peut-être un ou deux encore, en partie. Et parmi les diplomates, parmi les journalistes? Presque tous semblent être encore prisonniers des vieilles formules. La paix russo-allemande n'est-elle pas d'une ironie pitoyable? Elle a détruit les timides

espoirs d'une paix prochaine; elle est la pire parmi les défaites morales de l'Allemagne. Quel que soit le vainqueur, si la paix générale se concluait dans cet esprit d'hypocrite brutalité, nous aurions devant nous vingt ou trente ans d'anarchie, et plus encore; après quoi le monde nouveau se construira tout de même, car il *doit* venir, il est dans la loi de l'histoire; mais ne saurions-nous pas faciliter sa venue, par un effort conscient des intelligences et des âmes? Ne voit-on pas que des hommes tels que Wilson et Foerster sont les grands ouvriers d'une grande pensée?

Voici la „société des nations“; c'est une idée que la plupart habillent de vêtements vieillis, déjà usés jusqu'à la corde. Qu'on essaie au contraire de se plonger dans cette idée comme dans une onde libre et pure, pour s'y laver de tout ce qui est irrémédiablement passé, et l'on verra que les questions les plus irritantes, les plus insolubles de nos discussions quotidiennes subissent une métamorphose, et se laissent résoudre dans une sphère nouvelle, débarrassée des amours-propres et des rancunes d'hier. Que signifient, dans cette conception nouvelle, les frontières stratégiques, et les glacis, et les sphères d'influence, et le boycott économique? Ce ne sont plus que des mots vides de sens.

De fait, la plupart des journaux n'apportent plus que du verbiage. Entre les pacifistes qui réclament „la paix tout court, pour en finir“, — la paix de l'esclavage, — et ceux qui parlent de haine et de représailles éternelles, il y a les quelques ouvriers de l'avenir réel, ceux qui tâchent d'apprendre et d'ouvrir leur âme aux devoirs nouveaux. Leur nombre ira croissant; en attendant que leur heure vienne, *il faut tenir*, les uns dans la tranchée, les autres dans leur conscience, tenir sans haine et sans défaillance, tenir jusqu'à l'aurore.

En septembre 1914 j'écrivais ici: „Ce que nous sommes, en Suisse, ou plutôt, — plus modestement et plus exactement —, ce que nous pourrions et devrions être, cela peut se dire en peu de mots: *la conscience de l'Europe*.“ Je n'ai rien à changer à cette mission, sauf que, depuis, une grande voix nous est venue de l'Amérique, du pays des Franklin, des Washington, des Lincoln, des Garfield; une voix qui a élargi nos horizons, précisé nos devoirs; si cette voix ne nous avait rien appris, nous serions peut-être encore une hôtellerie, nous ne serions plus une nation.

ZURICH

E. BOVET

